

1863.

semble de la position. San Lorenzo est situé sur une colline dont les pentes, du côté de l'est, rocheuses, assez roides et sillonnées de ravines, vont tomber brusquement sur la rive droite de l'Atoyac ; à l'ouest, les pentes ondulées se prolongent au loin et sont en partie couvertes de cactus, de bouquets d'arbres et de cases indiennes. Au sud, du côté par lequel arrivaient les troupes françaises, le relief est peu sensible. Une ligne continue d'épaulements, à peu près terminés et garnis d'artillerie, formait une sorte de grande redoute ouverte à la gorge, dont l'église de San Lorenzo était le réduit. A 1,200 mètres, l'artillerie ennemie commença le feu ; la batterie de la garde se porta rapidement en avant et répondit de manière à protéger les dernières dispositions d'attaque. A 800 mètres, le général Bazaine forma sa ligne en échelons par bataillon, l'aile gauche en avant, afin de déborder l'ennemi et de lui couper la retraite, s'il était possible ; il prescrivit à la cavalerie de prolonger ce mouvement tournant en suivant le pied des hauteurs et de rejeter sur l'Atoyac tout ce qu'elle rencontrerait. Ces ordres donnés, il fit battre la charge ; les cris enthousiastes des soldats y répondirent et les troupes s'élancèrent en bon ordre sur San Lorenzo, l'arme sur l'épaule, malgré un feu violent de mitraille et de mousqueterie. La défense fut opiniâtre dans le village, où se trouvaient 6 à 7,000 hommes et huit pièces d'artillerie. Elle fut plus énergique encore dans le réduit occupé par un bataillon de Zapadores, mais la vigueur de l'attaque triompha de toutes les résistances.

Averti à cinq heures du matin seulement de la marche du général Bazaine, le général Comonfort avait aussitôt renforcé la division qui défendait San Lorenzo, ordonné quelques dispositions défensives et prescrit de faire éloigner

1863.

rapidement le convoi de ravitaillement ; il s'était ensuite porté au village de San Lorenzo ; mais déjà ses soldats, chassés de leurs positions, s'enfuyaient vers le gué de Pensacola, et lui-même fut entraîné par les fuyards. Pendant ce temps une partie de la cavalerie française poursuivait sept à huit cents cavaliers mexicains, tandis que l'autre fraction se rabattait vers l'Atoyac en sabrant ceux qui, descendant de San Lorenzo, cherchaient à gagner les gués. La 1^{re} division de l'armée de Comonfort et la plus grande partie de la 2^e division furent détruites ; la 3^e division et la cavalerie du général O'Horan, qui se trouvaient sur la rive gauche du Rio, ne prirent pas part au combat et se retirèrent par la route de Tlaxcala.

Le général Marquez était en position sur le cerro de la Cruz ; dès qu'il vit l'ennemi lâcher pied, il descendit dans la plaine avec deux bataillons et deux escadrons et poursuivit son arrière-garde jusqu'à Santa Inès Zacatelco. A neuf heures et demie du matin, les débris de l'armée mexicaine disparaissaient dans la direction de Tlaxcala. Le général Comonfort ne s'y arrêta pas et vint le soir même prendre position à San Martin Texmelucan, afin de rallier une division qui, sous les ordres du général la Garza, couvrait la route de Mexico.

Les résultats du combat de San Lorenzo furent considérables : trois drapeaux, onze fanions, huit pièces de canon, la plus grande partie du convoi, environ mille prisonniers, dont soixante-douze officiers, restèrent entre les mains du général Bazaine. On évalua les pertes de l'ennemi à huit cents tués ou blessés. Grâce à leur élan, celles des troupes françaises furent minimales : un officier et dix hommes tués, neuf officiers et quatre-vingts hommes blessés ; les troupes alliées eurent cinq hommes tués et dix-huit blessés.

4863.

Le général Bazaine, après avoir rallié ses troupes, passa la nuit sur les hauteurs de San Lorenzo; le lendemain il rentra à son quartier général de Molino en Medio, tandis que le général Neigre, à la tête d'une colonne légère, fut chargé de faire recueillir les denrées qui existaient encore en grande quantité dans les haciendas des environs.

Ouverture
de la tranchée
devant le fort
Totimehuacan
(12 mai).

Les travaux du siège avaient été fort ralentis pendant les opérations contre l'armée de Comonfort; aux attaques de gauche, ils s'étaient réduits à la mise en état de défense des îlots conquis dans l'intérieur de la ville. Aux attaques de droite, on avait continué quelques cheminements. Le général Bazaine reprit la direction de ces travaux et les fit pousser aussi rapidement que possible. Le 12 mai à 7 heures et demie du soir, une première parallèle fut ouverte devant le fort Totimehuacan, à 690 mètres du saillant sud, sur une longueur de 780 mètres.

Le 16, les batteries des attaques de gauche et celles des attaques de droite ouvrirent leur feu et le menèrent avec une grande vigueur; la place riposta avec énergie, mais à huit heures du matin le bastion d'attaque n'avait plus une seule pièce en état de servir, ses embrasures étaient complètement détruites. A midi, les batteries françaises, qui avaient eu beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi, ayant été réparées, recommencèrent l'attaque contre les forts de Carmen et de los Remedios. L'artillerie ennemie, écrasée par un tir convergent et bien dirigé, ne répondit que faiblement; à 4 heures du soir, la lutte ayant recommencé pour la troisième fois, elle resta silencieuse. A la nuit, la deuxième parallèle fut ouverte à la sape volante à 250 mètres du saillant du fort.

Depuis plusieurs jours déjà, des ouvertures confidentielles de capitulation avaient été faites au général Forey, qui les avait repoussées, en exigeant des propositions plus catégoriques. Dans la journée du 16 mai, à deux heures du soir, au moment où les batteries françaises attaquaient si vigoureusement les forts de Totimehuacan, de Carmen et de los Remedios, le général Mendoza, chef d'état-major général de l'armée ennemie, s'était de nouveau présenté au quartier général. Un armistice qu'il demanda ayant été péremptoirement refusé, il proposa de laisser sortir la garnison avec armes et bagages et une partie de son artillerie de campagne, en lui accordant les honneurs de la guerre et la liberté de se retirer sur Mexico. Le général en chef rejeta également cette demande et congédia le parlementaire en l'invitant à faire connaître au général Ortega qu'il consentirait aux honneurs de la guerre et au défilé devant l'armée française, mais que la garnison devrait ensuite déposer ses armes et se constituer prisonnière de guerre. Le général Mendoza rentra dans la place.

Le 17, vers une heure du matin, on remarqua un grand mouvement dans la ville et dans les forts; bientôt après on entendit de fortes explosions. L'ennemi brisait ses armes, enclouait ses canons et faisait sauter ses munitions.

Le général Ortega avait adressé aux troupes l'ordre du jour suivant :

« Le manque de vivres ne permet pas à la garnison de prolonger la résistance, et il ne reste même pas assez de munitions pour soutenir les assauts que l'ennemi tentera vraisemblablement au point du jour; l'avis de la plupart des généraux étant conforme au sien, le général commandant en chef décide :

« Entre 4 et 5 heures du matin, tout l'armement qui a servi à la défense de la ville sera brisé, de manière qu'il ne puisse en aucune façon être utilisé par l'ennemi; la patrie exige ce sacrifice.

4863.

Reddition
de la place
(17 mai).

1863.

« Le commandant de l'artillerie fera détruire toutes les pièces qui armaient la place.

« Les généraux commandant les divisions, au zèle et au patriotisme desquels est confiée l'exécution du présent ordre et les généraux commandant les brigades, dissoudront toutes les troupes. Ils feront connaître aux soldats qui ont défendu la place avec tant de valeur et d'abnégation et au prix de tant de souffrances que cette mesure, rendue nécessaire par les circonstances, ne les dégage pas cependant des devoirs que leur impose la défense de leur sol natal. Le général commandant en chef a confiance qu'ils iront se présenter au gouvernement suprême et qu'ils continueront à défendre l'honneur du drapeau mexicain ; il les laisse en liberté absolue et ne les constitue pas prisonniers de guerre entre les mains de l'ennemi.

« Les généraux, officiers supérieurs, officiers et soldats de l'armée doivent être fiers de la défense ; si l'ennemi va occuper la place de Puebla, ce résultat est dû, non à la puissance de ses armes, mais au défaut absolu de vivres et de munitions ; en effet, la ville entière et les forts extérieurs, à l'exception du fort San Javier, sont encore entre les mains des soldats de l'armée d'Orient.

« A 5 heures et demie, on sonnera au parlementaire ; un pavillon blanc sera hissé sur chaque fort et sur chacune des maisons qui font face à celles occupées par l'ennemi.

« A la même heure, les généraux et les officiers se réuniront sur la place de la cathédrale et au palais du gouvernement pour se constituer prisonniers de guerre.

« Le général en chef ne demandera aucune garantie pour les prisonniers ; chacun reste donc complètement libre de choisir le parti qu'il croira le plus honorable et le plus conforme à ses devoirs à l'égard du pays.

« Les fonds qui existent au commissariat seront répartis entre les soldats. »

A quatre heures du matin, le général Ortega écrivit au général Forey :

« Général,

« Le manque de munitions et de vivres ne me permettant pas de continuer la défense de la place, j'ai dissous l'armée qui était sous mes ordres et brisé son armement y compris toute l'artillerie.

1863.

« La place est donc aux ordres de V. E., qui peut la faire occuper si elle le juge convenable et prendre les mesures de précaution nécessaires, afin d'éviter les malheurs qui seraient la conséquence d'une occupation de vive force sans raison actuellement.

« Les généraux, officiers supérieurs, et autres officiers de l'armée, se trouvent au palais du gouvernement et se rendent prisonniers de guerre.

« Je ne puis me défendre plus longtemps, sinon Votre Excellence ne doit pas douter que je l'eusse fait.

« Acceptez, etc. »

Bientôt après, la garnison débandée sortit de tous côtés ; un grand nombre de soldats furent arrêtés par les avant-postes français et faits prisonniers. Un bataillon de sapeurs, commandé par le lieutenant-colonel de Gagern, tenta de forcer la ligne d'investissement du côté du nord ; il fut cerné et déposa les armes sans résistance. Quelques généraux et beaucoup d'officiers réussirent à s'échapper. Puebla fut aussitôt occupée par un bataillon de chasseurs à pied.

Le 19, le drapeau français fut hissé sur une des tours de la cathédrale, le drapeau mexicain sur l'autre, et le général en chef fit son entrée à la tête d'une partie de l'armée ; il fut reçu par le clergé mexicain à la porte de la cathédrale et assista à un Te Deum d'actions de grâces.

En rendant compte au ministre de la guerre que d'importants approvisionnements de vivres et de munitions avaient encore été trouvés dans la ville, le général Forey exprimait l'opinion que la reddition en était due à l'énergie avec laquelle les travaux d'approche avaient été conduits contre les forts du sud. C'était bien en effet le côté faible de la place. Une attaque de vive force était imminente. Le général Ortega ne pensait pas être à même d'y résister ; tout espoir d'un secours extérieur étant perdu depuis le combat de San Lorenzo, il fut obligé de terminer une défense qu'il

4863.

avait du reste suffisamment prolongée pour l'honneur de ses armes.

Les prisonniers causèrent tout d'abord un grand embarras. Les officiers, pour la plupart anciens guérilleros, exaltés et dangereux, étaient fort gênants. Le général en chef décida qu'ils seraient envoyés en France. Cinq mille soldats furent versés dans l'armée de Marquez, deux mille employés à détruire les barricades et les retranchements de la ville; les autres furent dirigés sur les ateliers du chemin de fer. La prise de Puebla avait fait tomber entre les mains des troupes françaises : 26 généraux, 303 officiers supérieurs, 1179 officiers subalternes, 11,000 sous-officiers ou soldats⁽¹⁾, 150 pièces de canon.

Évasion
des prisonniers
faits à Puebla.

Bien que les officiers eussent refusé d'engager leur parole, on avait cru pouvoir s'abstenir de leur imposer une surveillance excessive; un grand nombre en profitèrent pour s'évader.

Le 18 mai, 1508 officiers avaient déclaré se rendre à Puebla.

Le jour du départ, on ne trouva que : 22 généraux, 228 officiers supérieurs, 700 officiers subalternes. Total : 950.

Au moment de l'embarquement à Vera-Cruz on ne compta plus que : 13 généraux, 110 officiers supérieurs, 407 officiers subalternes. Total : 530⁽²⁾.

Le plus grand nombre de ceux qui manquaient s'étaient enfuis principalement pendant le trajet d'Orizaba à Vera-Cruz. Six généraux : Ortega, La Llave, Patoni, Pinson,

⁽¹⁾ Une note signée du chef d'état-major de la 2^e division n'estime qu'à 9,000 le nombre des prisonniers.

⁽²⁾ Rapport de l'amiral.

4863.

Garcia et Prieto s'évadèrent d'Orizaba même; d'autres partirent de Puebla et parmi ces derniers : Escobedo, Berriozabal, Antillon, Porfirio-Diaz, Ghilardi, Negrete. On retrouvera tous ces chefs à la tête de bandes isolées ou de corps régulièrement constitués. La plupart retournèrent dans les provinces où ils étaient connus et où ils pouvaient avoir de l'influence. Ce furent eux qui entretenirent le foyer des idées libérales et contribuèrent le plus à prolonger la guerre⁽¹⁾.

Depuis le commencement de la campagne, le corps expéditionnaire avait perdu par le feu de l'ennemi :

18 officiers et 167 hommes de troupe tués.

79 officiers et 1039 hommes de troupe blessés; parmi ceux-ci un grand nombre étaient morts des suites de leurs blessures⁽²⁾.

Le siège avait duré soixante-deux jours depuis l'investissement, cinquante-cinq jours depuis l'ouverture de la tranchée.

La nouvelle de la prise de Puebla fut reçue en France avec une grande allégresse. L'Empereur en témoigna sa satisfaction au général Forey dans la lettre suivante :

• Palais de Fontainebleau, 12 juin 1863.

« Général, la nouvelle de la prise de Puebla m'est parvenue avant-hier par la voie de New-York. Cet événement nous a comblés de joie.

« Je sais combien il a fallu aux chefs et aux soldats de prévoyance

⁽¹⁾ Lettre du général Woll au ministre, 2 juin 1863. (Le général Woll, Français d'origine, avait pris du service au Mexique. C'était un homme âgé, considéré dans le pays et dont le concours fut souvent utile à l'armée française.) — Le général Forey au ministre, 2 juin, 14 juin.

⁽²⁾ Le général Forey au ministre, 2 juin.

et d'énergie pour arriver à cet important résultat. Témoinnez, en mon nom à l'armée, toute ma satisfaction ; dites-lui combien j'apprécie sa persévérance et son courage dans une expédition si lointaine, où elle avait à lutter contre le climat, contre la difficulté des lieux et contre un ennemi d'autant plus opiniâtre qu'il était trompé sur mes intentions. Je déplore amèrement la perte probable de tant de braves, mais j'ai la consolante pensée que leur mort n'a été inutile ni aux intérêts, ni à l'honneur de la France, ni à la civilisation.

« Notre but, vous le savez, n'est pas d'imposer aux Mexicains un gouvernement contre leur gré, ni de faire servir nos succès au triomphe d'un parti quelconque. Je désire que le Mexique renaisse à une vie nouvelle, et que bientôt régénéré par un gouvernement fondé sur la volonté nationale, sur les principes d'ordre et de progrès, sur le respect du droit des gens, il reconnaisse, par des relations amicales, devoir à la France son repos et sa prospérité.

« J'attends les rapports officiels pour donner à l'armée et à son chef les récompenses méritées ; mais dès à présent, général, recevez mes vives et sincères félicitations.

« NAPOLÉON »

CHAPITRE SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Mesures politiques prises après la reddition de Puebla. (Mai 1863.) — Marche de l'armée sur Mexico. — Pronunciamiento à Mexico. — Entrée du général Forey à Mexico (10 juin 1863). — Manifeste à la nation mexicaine. — Formation d'un gouvernement provisoire. — PROCLAMATION DE L'EMPIRE (10 juillet). — Opérations militaires. — Combat de Camaron (1^{er} mai). — Opérations sur les côtes. — Situation politique du pays. — Rappel du général Forey et de M. de Saligny (octobre 1863).

Le général Forey nomma le colonel Brincourt commandant supérieur de Puebla et prescrivit de réorganiser les administrations locales. M. de Saligny et le général Almonte désignèrent les personnes auxquelles furent confiées les fonctions administratives.

Sur les propositions qui lui en furent faites par le ministre de France et par M. Budin, receveur général des finances en mission, chef des services financiers, le général en chef arrêta plusieurs mesures politiques importantes ⁽¹⁾. Un journal, rédigé en deux langues, fut créé sous le titre de *Moniteur franco-mexicain. Bulletin des actes officiels de l'Intervention.*

⁽¹⁾ *Moniteur franco-mexicain.* — Le général Forey au ministre, 2 juin.

Mesures
politiques prises
après la reddition
de Puebla.